



Le magazine de LA PRESSE est publié au 7 ouest, rue St-Jacques, par la Compagnie de publication de LA PRESSE limitée. Il est imprimé au même endroit à ses ateliers de rotogravure.

GILLES MARCOTTE Directeur  
 JEAN-PIERRE BONHOMME Chef de la Rédaction  
 PIERRE BOURGAULT Reporter  
 ROGER NANTÉL Reporter  
 J. CLAUDE PAQUET Reporter  
 GILLES ROBERT Directeur artistique  
 NOELLA DESJARDINS Pages féminines

SOMMAIRE	PAGE
Kennedy : déjà des souvenirs	3
— Tim Creery	
Dieppe : regards en arrière	8
— Roger Nantel	
Léo Ferré : première visite	16
— Lysiane Gagnon	
Le sport au niveau secondaire	20
— Guy Pinard	
Hors-texte	23

Pour les soldats Canadiens, le "jour le plus long" de la deuxième guerre mondiale débuta à l'aube du 19 août 1942. Alors que le soleil commençait à poindre sur les falaises surplombant le port normand de Dieppe, la première Division canadienne débarquait sur la plage et se faisait hacher en pièces par la Wehrmacht.

Plusieurs monuments, élevés par les Français et les Canadiens, rappellent aujourd'hui sur le sol dieppois les innombrables sacrifices humains entraînés par ce super-raïd allié. Notre photo montre d'ailleurs le dévoilement, en 1945, de l'un de ces monuments par le général Georges Vanier, devenu ambassadeur canadien à Paris et maintenant gouverneur général du Canada.

Dieppe fut-elle une opération militaire justifiée et nécessaire? Ou encore, ce bain de sang était-il le résultat de l'ignorance et de la présomption des généraux alliés? De nouveaux renseignements permettent de répondre partiellement à cette question dans un reportage illustré que nos lecteurs trouveront dans ce numéro du Magazine de LA PRESSE.



## DEUX DRAMES

Le reporter sportif Guy Pinard aborde dans nos pages un intéressant sujet. C'est celui de l'éducation physique dans les institutions d'enseignement du niveau secondaire au Québec. On pourrait croire qu'il s'agit là d'un problème fort distant de la politique américaine. Et l'on ne se tromperait pas trop. Mais en commençant son article, le rédacteur n'a pas cru mieux faire que d'évoquer la mémoire du président Kennedy. Il nous rappelle en effet que Kennedy avait dénoncé ses compatriotes pour leur manque d'ardeur à pratiquer les sports. Pour l'auteur, le chef d'Etat américain était alors devenu une sorte de protecteur nord-américain du sport amateur. Effectivement, le premier ministre du Canada aurait fait une mise en garde de même nature que nous ne nous en rappellerions pas davantage.

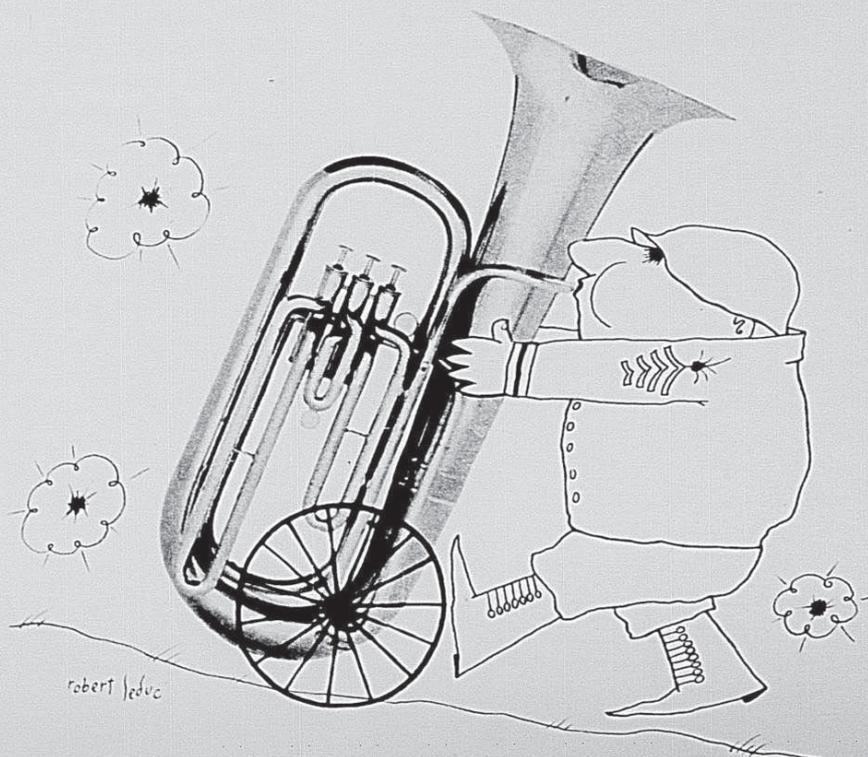
Lorsque le président Kennedy est tombé sous les balles, les Canadiens furent profondément attristés. Les témoignages en ce sens sont parvenus en assez grand nombre aux oreilles de l'auteur de ces lignes pour qu'il ne doute pas un instant de son affirmation. Et lorsque la croix du Mont-Royal devint violette on se disait que c'était bien là la moindre des choses que la métropole puisse faire pour exprimer sa peine.

Les Canadiens — français et anglais — oublient trop souvent qu'ils sont des Américains du Nord. Quand ils s'analysent, ils insistent sur les différences qui les distinguent des Américains. Mais cela ne change rien à la réalité des caractéristiques communes qui les unissent à leurs voisins. Cela ne change rien au fait qu'ils se sont sentis vraiment touchés par l'assassinat de Kennedy.

Au moment où nous écrivons ces lignes, nous croyons être le seul magazine canadien à publier en première page la photo de l'ancien président américain et à lui consacrer quelques pages. Nous l'avons fait parce que nous avons trouvé un journaliste qui l'a suivi pendant toute la durée de son mandat présidentiel et qu'il y avait certes là matière à bonne copie. Mais nous l'avons fait aussi parce Kennedy symbolisait nombre de traits de notre propre personnalité. Que nous aimions cela ou non, le drame Kennedy est notre drame.

Ceux qui ne sont pas d'accord pourront toujours parcourir nos pages sur l'affaire Dieppe. Voilà un autre drame aux conséquences internationales que les Canadiens possessifs peuvent revendiquer pleinement pour eux tout seuls. Malheureusement pour eux d'ailleurs.

JEAN-PIERRE BONHOMME





# LEO

**F**ERRE est venu, Ferré est reparti — reparti comme il était venu, sans faire beaucoup de bruit. Mais il nous a laissé Monsieur William et l'Etrangère, l'Elsa d'Aragon et la jolie môrne, un étang chimérique et un pont de Paris-sur-Seine, le pont Mirabeau. En une semaine, il a quand même eu le temps de crier merde à Vauban et mort à Franco, de dire à Villon que la poésie foutait le camp, et merci à Sataa, de donner quelques interviews — de brèves interviews où il ne disait pas grand-chose, parce que paraît-il Ferré n'aime pas parler aux gens qu'il ne connaît pas.

Son spectacle, certains l'ont aimé. D'autres l'ont détesté. Personne, en tous cas, n'a quitté la Comédie canadienne, où il a chanté pendant onze soirées, sans quelque commentaire à faire. A l'entracte et à la sortie, il y en avait des commentaires...

Des commentaires acidulés ("Avoir su, je ne serais pas venu"... "Quelle déception, de voir Ferré après l'avoir tant écouté!"), et des commentaires qui se passaient de mots, puisque l'on parle peu de ce qu'on a beaucoup aimé.

Son spectacle, en fait, avait commencé il y a quinze ans, alors qu'on entendait parler, pour la première fois au Québec, d'un compositeur nommé Ferré. Mais pendant des années, Ferré ne passa ici que pour l'auteur de Paris-Canaille et Monsieur William. Puis vinrent, toujours sur disque, ou chantées par des vedettes déjà célèbres, des chansons pas tout à fait comme les autres, auprès desquelles les refrains de Trenet, de Bécand et même de Brassens redevaient des chansonnettes : car Ferré, lui, faisait de la chanson.

Grâce à Ferré, toute une génération de Canadiens-français comprit que la poésie pouvait se chanter et, plus, que la véritable poésie, c'est celle qu'on a envie de chanter dans la rue.

Il y a 15 ans, cependant, aucun impresario n'aurait fait venir ici Ferré. Lui-même serait-il venu, d'ailleurs, qui avait toutes les peines du monde à se gagner un auditoire à Paris? "Il y a cinq ou six ans, nous n'aurions pas pris le risque de l'inviter, nous dit-on à Canadian Concerts, en fait il y a un an seulement qu'on y pensait sérieusement."

Dès que le contrat fut signé, la nouvelle se transmit de bouche à bouche, avec la vitesse à laquelle tout circule dans les milieux fermés. Et deux mois avant l'arrivée de Ferré, on réservait déjà ses billets, des étudiants affluaient à Canadian Concerts pour y chercher des pancartes (les babillards des collèges sont les grands media de publicité des chansonniers!).

... Et Ferré arriva, avec ses manies un brin ridicules — sa peur de l'avion, les photos de sa guenon Pépée, le numéro traditionnel du couple idéal ("ma femme-mon-inspiratrice-mon-manager-ma-secré-

# FERRE

PAR LYSIANE GAGNON

PHOTOS ANTOINE DESILETS

## le visiteur "féroce et tendre"

taire-et-patati-et-patata..."). Et Ferré fut immédiatement la proie des reporters.

Grosso modo, ces derniers se divisaient en deux camps : ceux qui le connaissaient mal étaient intimidés, embarrassés devant cet homme renfermé aux réflexions paradoxales et déroutantes. Ceux qui le connaissaient bien, et l'aimaient, n'avaient pas envie de lui poser des questions. "J'ai eu l'impression de me trouver devant un ami", nous confiait un de nos camarades.

Puis, le spectacle débuta. La salle se remplit à 80% en moyenne. Les quatre premiers soirs : salle comble. Les sept derniers : le tiers des sièges étaient vides. Les trois représentations données à Québec furent un demi-échec ou un demi-succès, selon qu'on est pessimiste ou optimiste. Car à Québec plus encore qu'à Montréal, les fidèles de Ferré se recrutent dans des cercles assez restreints. Malgré cela, les impresarios sont rentrés dans leurs fonds : "Le bénéfice est bien petit, mais nous ne nous attendions pas à plus", nous dit-on.

On peut trouver plaisir et profit à entendre Philippe Clay ou Bécand, même si l'on ne comprend pas le français. Mais Ferré, lui, n'attire que des francophones et pour cause : Ferré, de toute évidence n'est pas un showman, et même les Français qui ne possèdent pas le génie propre à leur langue, qui n'ont pas certaines notions de la petite histoire et connaissent mal l'argot, éprouvent certaines difficultés à saisir le fond de la pensée de Ferré. Aussi a-t-on calculé, grosso modo, que les trois quarts du public se composaient de Canadiens-français, et le quart, de Français ou de Belges.

Le public ? Des étudiants surtout. Des adolescents qui se trouvaient tout à coup eux-mêmes au détour d'une chanson. Des 20-30 ans qui un jour au temps de leur



Il y a dix ans,  
Léo Ferré  
aurait-il fait salle comble ?  
Il est bien permis  
d'en douter.

Les fidèles de Ferré :  
des jeunes surtout...





adolescence, avaient découvert Ferré comme on découvre un Nouveau Monde. Des gens en place qui, par nostalgie de ce qu'ils auraient pu être, ou par quelque forme de masochisme, ou simplement par snobisme, voulaient entendre Ferré leur parler des Rupins. Son public — le groupe de ceux qu'on appelle les intellectuels.

Après la première, Ferré et sa femme, dans la loge, s'esbaudissaient comme deux enfants : "Mais c'est un public de Marseillais, ici !", s'écriait Ferré. Et en effet, la réaction de la salle avait été bonne, et mieux que bonne : chaleureuse.

Ceux qui sont allés voir le spectacle de Ferré connaissaient ses chansons. Ils les reconnaissaient dès les premières notes ébauchées au piano, et, un peu comme des enfants, ils attendaient qu'on leur chante leurs chansons préférées. Mais contrairement à ce qui se passe aux spectacles d'Aznavor, de Colette Renard ou de Bécaud, personne n'osait réclamer à haute voix telle ou telle chanson : tous savaient, instinctivement, qu'on ne donne pas d'ordre à Ferré, et qu'on doit se contenter de prendre ce qu'il veut bien accorder.

Quelles chansons ont semblé remporter le plus de suffrages ? "... Les chansons d'allure pamphlétaire, qui cassent des vitres, affirme un administrateur de la Comédie Canadienne. Peut-être parce qu'une certaine jeunesse présente se voulait le moins bourgeoise possible."

Ceux qui l'ont vu chanter l'ont aimé ou détesté avec une ardeur égale. Et cela s'explique : la plupart des gens — si l'on excepte le traditionnel public des snobs pour qui connaître un artiste c'est pouvoir en parler dans un salon — sont allés voir Ferré dans le même état d'esprit que celui du croyant qui se rend au temple : moralement à genoux. Il fallait donc s'attendre à ce que les réactions soient violentes : ou bien on s'était assez autosuggestionné pour que tout, du début à la fin, paraisse sans faille, ou bien le Ferré qu'on voyait sur scène ne répondait pas tout à fait à l'image qu'on s'en était faite après tant d'heures passées à écouter ses disques. Ou bien, tout simplement, on trouvait que la salle était trop grande, l'éclairage trop violent, le pianiste trop fantaisiste, et Ferré, trop cabotin.

Il s'en est trouvé plusieurs pour reprocher à Ferré d'avoir semblé exploiter le fait que son pianiste était aveugle, pour reprocher à Madeleine d'avoir donné un numéro passablement ridicule, et à Ferré de n'avoir pas pris l'accent simple et sans fard qui eût convenu à ses chansons.

Mais l'important, c'est encore que Ferré soit venu. Car le Québec avait besoin qu'on vienne, en personne, lui parler d'amour, de mort et de liberté, dans ce langage tendre et féroce qui n'appartient qu'à Ferré.

Au pied  
du micro,  
un aide-  
mémoire...

Un régal familial:  du spaghetti Heinz accompagné

de saucisses fumantes. Le choix du campeur: des fèves Heinz



réchauffées sur un feu en plein air. Le casse-croûte

du samedi: de beaux hamburgers  accompagnés

de spaghetti Heinz bien chaud. Les fèves remportent toujours la

palme quand papa (ou fiston)  doit préparer son propre dîner.

Vous savez que c'est bon parce  
que ce sont des produits Heinz!

